

De fameux examens

Peut-être des photos courent-elles le monde qui nous montreraient nos élèves sur scène, dans l'un ou l'autre des trois locaux où, tour à tour, se déroulait la cérémonie solennelle des promotions. C'était dans les grandes salles des trois villages, au Lieu, au Séchey et aux Charbonnières. Nous tentons par des photos d'une autre sorte de retrouver un peu de ces décors qui constituaient le « fond d'écran » de ces manifestations scolaires. Décors qui, pour les Charbonnières, furent malheureusement massacrés par un peintre de derrière les fagots, et qui plus est, connaissant alors qu'il s'était livré à ce travail commandé on ne sait trop par qui, sa plus mauvaise période créatrice.

Les examens, c'était du sérieux. L'homme qui dirigea longtemps ces cérémonies, président de la Commission scolaire, était Paul-Armand Aubert. Il nous revient aussi les figures sérieuses de tous nos régents et régentes de l'époque, Elisabeth et Gilbert Reymond aux Charbonnières, X au Séchey, Jane Lugrin et X au Lieu. Les prestations des classes, outre le chant, pouvaient être étonnantes.



Décor de la Grande Salle du Lieu, époque Chœur-Mixte de ce village.



Décors de la Grande Salle du Séchey. Production vers 1980 d'un groupe folklorique sous la bannière de Charbonnières-Variétés.



L'un des décors de la scène de la Grande salle des Charbonnières.



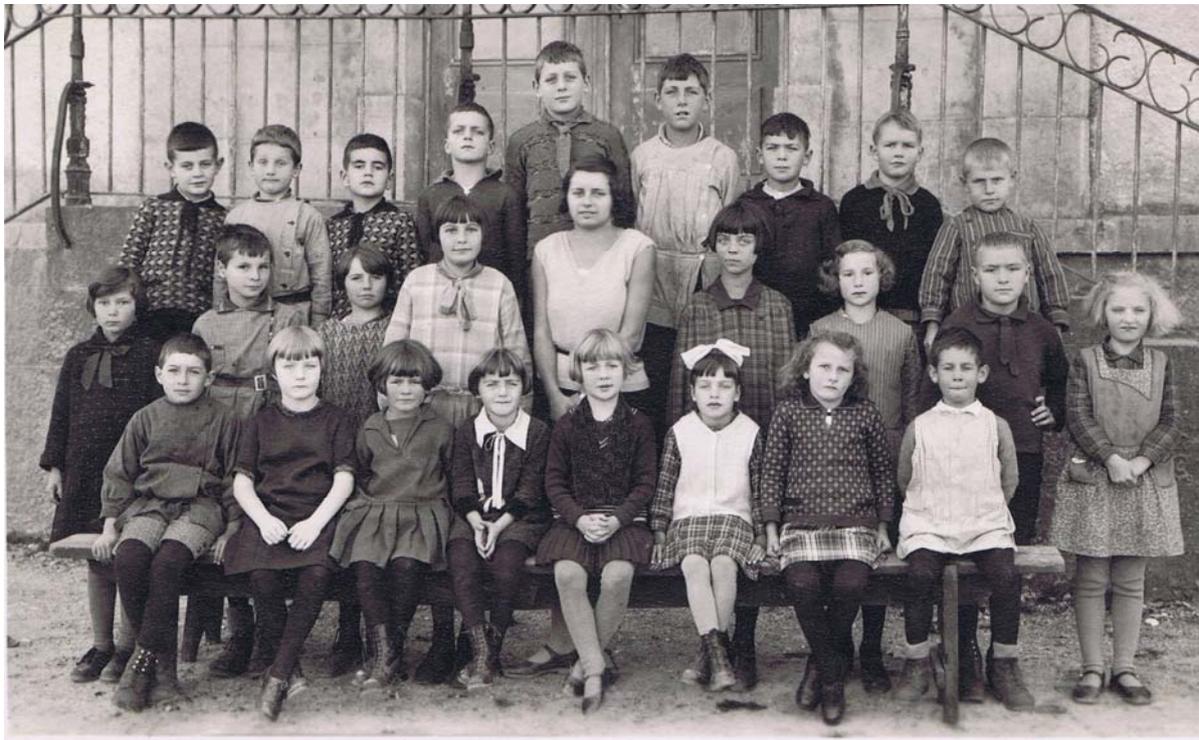
Grande salle des Charbonnières – en sursis ! –



Grande salle du Séchey, elle ne risque rien.



Ni non plus celle du Lieu.



Tous beaux, toutes belles pour la photo. Petite école du Lieu vers 1930.

Le printemps se rapprochait. A l'école le programme était fini, on ne faisait plus que répéter. Venaient les examens. Il y avait d'abord les écrits. C'était un grand jour. Il fallait s'habiller du dimanche, être propres comme des sous neufs. J'avais mes pantalons golf bruns bien repassés, mes bretelles à demi déformées par-dessus mon pull de laine, brun assurément. Les autres aussi étaient bien habillés, avec pour la plupart pourtant des habits plus au goût du jour. A l'époque nous ne pouvions demander à ma mère d'innover. Je n'eus mes premiers blues-jeans qu'à l'âge de dix-sept ans ! Les filles étaient jolies dans leurs robes du dimanche, elles sentaient bon le savon et le parfum. Nous étions à nos places plus raides que d'habitude. Des messieurs de la commission scolaire étaient venus. Sérieux comme de vieux sages. Ils avaient discuté avec le régent. Ils avaient revêtu leurs plus beaux costumes, gris ou sombres de préférence, avec l'indispensable cravate; on ne s'essayait pas encore à l'époque au col roulé blanc. Ils passaient entre les tables, les mains derrière le dos. Ils restaient longtemps à l'arrière, à parler doucement entre eux.

Les feuilles vierges des examens étaient distribuées. Le régent les avaient sorties de grandes enveloppes frappées au coin de l'écusson du canton de Vaud. Elles étaient d'un format plus grand, lignées ou quadrillées, impressionnantes, superbes ! Quel drame ç'aurait été que d'y commencer par une bonne grosse tache ! Il fallait au contraire s'y appliquer, y aller de sa plus belle écriture, faire honneur au maître qui s'était fendu en quatre pour nous inculquer, pendant toute l'année écoulée, les rudiments de l'orthographe et de l'arithmétique.

Les examens avaient commencé par une dictée prononcée lentement et distinctement par le régent. Pour que chacun, les bons élèves comme les irréductibles, puissent réfléchir sur chaque mot, sur chaque accord. Et à la fin de la dictée, nous avons eu plus de temps que de coutume pour nous corriger. Mais arrivait finalement l'instant crucial où l'on pose les plumes et où le sort en est jeté. A la récréation on se disait les uns aux autres: «Tu as écrit comment ce mot-là, toi?» Personnellement je me découvrais déjà des tas de fautes, plus que les voisins même. Je n'osais pas le dire, mais ce mot-là, moi, je l'avais écrit de cette manière. Et puis cet autre comme ça. Je me voyais déjà avec la plus mauvaise note de la classe. La récréation était timide, retenue. Il y avait ces beaux habits, et puis cette ambiance si particulière qu'on n'avait pas le cœur à jouer. On restait donc à parler de la dictée qu'on venait de faire ou de ce qui viendrait tout de suite après, c'est-à-dire le calcul. Il y avait là des filles pas trop douées pour ça, qui avaient jonglé péniblement avec les fractions tout au long de l'année, la Mon, la Michou; elles n'en menaient pas large.

A midi les membres de la commission scolaire et le régent s'étaient tous rendus au Restaurant du Cygne pour y dîner. Ils y avaient fait longtemps. En rentrant, sur le coup des deux heures, ils étaient tout guillerets. Un bon gueuleton mijoté spécialement par Palmyr, et la vie leur apparaissait tout d'un coup moins austère et les rendaient prêts à plus de concessions avec des élèves dont les travaux n'étaient pas toujours irréprochables.

L'après-midi avait été réservé à la composition. On avait entendu dire de l'un d'entre eux: «Celui-là a tout à fait l'écriture de son père, les mêmes expressions.» Il y avait là le My, la tête penchée en arrière, très droit, long comme un jour sans pain, président de la commission scolaire et chez lequel, parfois pendant l'année, un élève devait aller faire signer un carnet pas trop bon. Nous nous étions même rendus chez lui un jour d'examen, pour contester des notes de dessin que nous jugions mal attribuées. Il nous avait remballés en vitesse! Il y avait Toti, le syndic, le grand Martin, marchand d'escargots, l'oncle Samuel, greffe municipal, puis encore le pasteur Liardet. Il était le regard de l'Eglise sur nos œuvres. Et ça faisait sacrement sérieux. On entendait encore parler de temps en

temps d'une autre époque où il y avait pour expert Marcel du Moulin dont je gardais l'image d'un homme petit mais vigousse, à la moustache fin de siècle et à la coupe de cheveux façon Tournesol.

Le surlendemain, c'étaient les oraux. Pour la poésie, nous tirions un billet. Il y avait là dedans à coup sûr du La Fontaine, et comme titre d'un autre auteur, le fameux *L'arrosoir et la pluie*. Il revenait toutes les années. Peut-être vous en souvenez-vous :

«Aussitôt dit la pluie, en trombe,
Tombe,
Tombe, et bientôt tout le jardin
Et transformé en flaques,
En lac...»

On montait à l'étage, dans la petite salle de catéchisme. Toti était bon enfant. Il nous soufflait un vers, il nous faisait grâce d'une fin laborieuse ou tout au moins nous y aidait résolument.

Le matin déjà j'étais allé chez ma grand-mère. Elle m'avait dit : «Alors, tu as eu les interrogations?» Ce mot me surprenait. Pour moi c'étaient les examens, ni plus ni moins. Et puis elle poursuivait : «As-tu fait de bonnes notes au moins ? Et qui avais-tu pour expert ?» Elle me donnait deux francs. C'était pour moi l'une des rentrées de l'année, et je faisais vite mon compte ; ça me ferait quatre *Artima*, puisqu'ils étaient à cinquante centimes le fascicule, tous achetés au kiosque du Pont où ils trônaient sur la banquette basse, exhibant leurs merveilleuses couvertures.

Et puis le soir de cette journée, ce serait le feu des examens. Il y aurait auparavant le traditionnel souper. On se retrouverait chez tel ou tel. Une fois ce fut chez le Pascal à la Zénith ; une autre fois chez Binoce ; une autre fois encore chez nous. Les gamins sortaient des paquets de cigarettes des poches, les sèches, et faisaient les caïds. Ils avaient choisi leur marque, Mary Long, Marocaine, Stella Filtra. Un adulte qui aurait trouvé à redire à cela, on lui aurait aussitôt dit : «Comment, vous ne le savez pas, mais ce sont les examens !» Puisqu'on avait le droit. Une fois l'an. On en a donc fumé quelques-unes ; on n'en fut pas malade pour autant comme il est conté dans tous les livres d'enfants. Le goût du tabac, les premières tirées, était même agréable.

Le feu des examens avait été préparé une année aux Landes, une autre à la Combe, une autre encore à la Cerniaz où il avait été nécessaire de descendre chez Lucien Humberset qui habitait La Cornaz pour chercher du pétrole parce que le bois mouillé par trois jours de pluie ne voulait pas prendre. On avait tourné autour du feu. Il y avait les filles. Il aurait fallu les embrasser. Mais je n'osais pas, j'étais trop timide. Je ne savais vraiment pas y faire. Je ne l'ai jamais su d'ailleurs. Qui sait pourtant si, ayant osé, je n'aurais pas eu du succès auprès des filles, moi, hein ?

A l'occasion de ces soupers j'avais découvert les demi-pêches en boîte, à la chair ferme et savoureuse, pour la première fois de ma vie. Et puis une autre fois les chips. Je croyais que c'était la maman à Marie-Claude, à la Miclo, qui avait coupé les pommes de terre comme ça, en tranches très fines. Je ne savais pas que ça s'achetait ainsi directement au magasin. Nous sortions d'où, nous autres ?

* * *

Le lendemain, ou deux jours après, c'étaient les promotions. Une année aux Charbonnières, une autre au Séchey et la troisième au Lieu. Ainsi allait le tournus. Après-midi à la couleur et à l'ambiance des décors de scène. Se découvraient de petits villages cachés dans la verdure, avec le clocher d'une église qui dépasse, un ruisseau, un pont, des arbres à profusion, le tout baigné d'une atmosphère merveilleusement sereine. Les plus beaux chants du monde, ceux que nous avons appris à l'école, pour avoir été chantés sur les scènes des trois grandes salles de la commune, sont indissociablement liés à de tels décors. Il me trotte dans la tête : *Amis, voyez au loin, là-bas, Poindre un petit village...* ; puis : *Qu'il fait bon marcher dans la paix des bois...* ; puis encore : *Simplement, au bord de l'eau, Vois, l'on t'a bâtie...*

Ces paysages peints, que je trouvais si beaux et dans lesquels je me perdais, revenu m'asseoir aux premiers rangs, sur les chaises de bois pliantes, après une production de classe sur scène, ne sont pourtant pas d'ici — où la nature est plus austère, avec des sapins partout, jusque au cœur même des villages — mais plutôt de la plaine où la végétation croît plus riche grâce à un climat moins rigoureux. Qu'importe. Ils m'emmenaient en des promenades irréelles par leur

douceur extrême. Tout juste si je n'entendais pas tinter, à les fixer de la sorte, quelques lointaines et délicieuses cloches d'église à la résonance un brin aigrelette.

La salle était pleine, toutes gens bien habillés. Comme nous d'ailleurs qu'on aurait presque fait reluire au Sigolin si l'on avait pu ! Il me revient dans mes souvenirs, même si la chose en réalité fut improbable, qu'une fois nous nous étions rendus au Lieu à pied, passant par les bords du lac Ter. D'où il m'arrive encore de rattacher à ce paysage que j'aime cette ambiance de promotions.

Là-bas, au Lieu, régnait Mme Lugrin, grande prêtresse de telles journées. Régente de longue date, parfaitement sûre de son enseignement. Après la cérémonie nous passions dans sa classe admirer les meilleurs travaux d'élèves, dont les plus beaux dessins. Quel ordre ! Les tables sentaient encore le savon noir. Il y avait des dessins affichés aux murs, des cahiers s'étalaient en exposition sur les premières tables. Les filles avaient un goût très sûr, presque artistique. Les garçons quant à eux étaient moindres.

Et dans ces classes, dans celle-ci comme en la nôtre, juste après les promotions, avec ces vitrines derrière lesquelles se trouvaient des bouteilles et bocaux remplis de reptiles et de batraciens qui gogeaient dans un alcool ambré, avec les boiseries peintes, les tableaux noirs, avec les odeurs d'école faites de savon noir, de craie, d'éponges pas trop lavées, régnait une ambiance particulière. Ce n'était sûrement pas vrai, mais dans cet ordre, dans cette propreté, devait se découvrir un bonheur certain. C'était là l'univers de l'enfance et de l'instruction, pour ne pas dire de la connaissance. L'âge adulte, après un tel passage, ne pouvait être que riche et heureux. Car les élèves issus de cet enseignement, après l'école, se développeraient encore, iraient toujours plus haut, toujours plus loin, parfaitement respectueux des valeurs enseignées. Impressions seulement. Puisqu'en réalité, tout au moins pour moi, le monde adulte se révélera décevant, endeuillé des grands idéaux de notre enfance au profit seul d'une poursuite inconcevable de la réussite et de l'obtention à tout prix de biens purement matériels.

A la grande salle du Lieu, M. Paul-Armand Aubert avait fait son discours. Il était là, aux premiers rangs, près du fourneau, avec ses papiers à la main, année après année, immuable. D'autres, dont

je ne me souviens plus avaient aussi parlé. Notre régent, M. Raymond, tiré à quatre épingles, avait dirigé un chœur d'ensemble avec des gestes sûrs et mesurés, sans gêne aucune au devant d'une salle pleine à laquelle nous avions offert du René Morax, du Gustave Doret, de l'Emile Jaques-Dalcroze, nos classiques et nos maîtres, incomparables dans leur sens musical et poétique. Il traçait des mesures des deux mains, droit comme un *i*, impeccable dans son costume gris foncé ou noir.

C'était l'année scolaire qui se terminait ce jour-là. Les vacances de printemps étaient devant nous qui verraient les crocus, le fumier, les premières taupes, le soleil dans la boutique où j'irais rebouiller dans le vieux buffet ou sur les tablars. Et puis les poules sur la route où l'une serait écrasée par un chauffard qui passait par là, sur ce Crêt-du-Puits qu'elles avaient traversé pour picorer les premières dents-de-lion dans la bordure du côté de chez la tante Louise.



Feux d'examen sur la Cerniaz. Seule photo du genre.